

---

PAOLO CADENA

---



LE DÉMON AUX  
LAMES ROUGES

The title is written in a bold, grey, serif font with a drop shadow. A large, thick red sword slash is drawn over the text, crossing it from the top-left to the bottom-right.

---

CHAPITRE SORTI LE 9 AVRIL 2021

---

## Chapitre 2 : Retour

A ce moment de la journée, les nuages et la brume matinale s'étaient déjà dispersés, et le soleil, bien visible et presque à son zénith, illuminait toute la cité de Nova, se reflétant sur chaque vitre, chaque fontaine, et sur les feuilles des arbres. D'ici, la terrasse de la cité royale, on pouvait contempler la ville tout en conservant une distance respectable avec cette dernière, notamment pour éviter de percevoir le mélange de bruits et d'odeurs pas toujours agréables qui se diffusait en contrebas. A cette hauteur, les seuls sons qu'on pouvait entendre étaient ceux d'éclats de voix dans les bâtiments administratifs, des

roucoulements de pigeons qui seraient venus se poser sur les murs, du vent qui soufflait, et loin, plus loin, des sons de véhicules, de chevaux, de dispute, de travaux, bref. Nova était une véritable ville en mouvement. Gabriel Harper, assis à une table du restaurant de la cité royale, contemplait tout cela lorsqu'il entendit un petit déclic caractéristique sur sa gauche. Il tourna la tête, et vit le général Tiley, assis également, allumer la cigarette qu'il tenait dans la bouche.

- Et merde, fit le général les dents serrées, tout en jetant son briquet sur la table une fois ce dernier utilisé. Ces larves passent leurs journées dans des bureaux. Pas étonnant que ça les dérange pas de sacrifier l'infanterie. Désolé Harper, continua-t-il en se tournant vers le commandant. J'ai fait ce que j'ai pu.

- Vous n'avez pas à vous justifier commandant, j'ai bien compris que vous étiez du même avis que moi, répondit Gabriel.

Le général baissa la tête.

- Ouais... Merde j'aurais du m'en douter, un conseil de guerre sans officiers ! Et puis quoi encore ? La prochaine fois, autant laisser décider la femme de ménage tant qu'on y est !

Gabriel baissa la tête à son tour. Chacune des paroles qui avaient pu être prononcées au cours de ce conseil de guerre lui revenait en mémoire. Mais le général avait raison. Si seulement cela avait pu être différent... Après une courte phrase d'introduction par le premier ministre, le ministre de la guerre avait d'abord commencé par énoncer les faits :

- Comme vous le savez, nous sommes actuellement au cœur de la Cinquième Guerre de Séparatisme, débutée il y a trois ans, suite au bombardement de nos navires de marchandises par les forces ennemies, au large de la côte Est de la République de Sabak, alors qu'ils se rendaient sur l'île d'Owari au Sud. La République avait alors plaidé une violation de ses eaux territoriales. Après vérification de la trajectoire des navires, l'armée avait conclu qu'elle respectait le traité de Nova de 976, et le Royaume avait interdit l'accès à son territoire à tout citoyen Sabakien, et décrété que tous les navires de marchandises se dirigeant vers Owari devaient désormais s'organiser en groupes de voyage et être accompagnés par un navire cuirassé de la marine royale. Deux semaines plus tard, l'un des groupes s'était retrouvé face à un blocus au large des

côtes Sabakiennes. Après discussions et refus d'obtempérer face à l'ennemi, les navires avaient essuyé des tirs, et sans l'intervention du cuirassé, n'auraient pas pu s'enfuir. C'est à cet instant que la guerre a été déclarée par le Royaume Central d'Orient à la République de Sabak, et que les combats ont débuté à la frontière. Des questions ?

L'auditoire était resté silencieux. Le premier ministre venait en réalité d'énumérer les connaissances basiques à avoir sur cette guerre, et Gabriel supposait que tout le monde dans la salle était au courant de ces événements.

- Bien, avait continué le ministre de la guerre. Nous pouvons donc continuer. Cela fait maintenant trois ans que nos troupes se sont embourbées dans une guerre de positions à la frontière, si bien que le front n'a quasiment pas bougé depuis le début de la guerre. Et ce, jusqu'à hier. En effet, une attaque menée par le commandant Harper ici présent, et le commandant Thomas sur le petit village de Ofakt nous a permis, pour la première fois depuis le début de la guerre, de percer la défense ennemie.

Le ministre avait marqué une pause, pendant laquelle

Gabriel avait senti tous les regards se diriger vers lui.

- A partir de cela, avait-il repris. Nous avons désormais deux possibilités. Soit nous attaquons les cités de la côte Est de la République de Sabak à la fois par la mer et désormais, grâce à notre nouvel accès, par la terre, pendant que nous renforçons notre position au sein des lignes ennemies, ce qui permettrait de remettre en marche notre commerce de manière fluide avec le Royaume d'Owari, soit nous nous aventurons plus loin dans les terres, vers le Sud, avec pour objectif la capitale de la République de Sabak, Naporja, ce qui nous permettrait sûrement de mettre fin à cette guerre, voire même à toutes les suivantes en récupérant au moins une partie du pays. Voilà. C'est cette décision que nous devons prendre.

Le général s'était directement montré hostile à cette dernière proposition, tout comme Harper.

- Monsieur le Ministre, à ce jour, nous n'avons réalisé qu'une seule percée dans le front adverse, et ce au bout de plusieurs années de conflit. Nous ne pouvons pas compter sur une seule brèche pour continuer à avancer impunément en territoire ennemi, il faut au moins que nous puissions sécuriser notre position. Si il

nous faut réellement choisir l'une des deux options, celle de l'arrêt du blocus serait la moins risquée pour nos soldats.

- Général, avait répondu le ministre de la guerre. Si vos soldats sont en ce moment même en danger, c'est à cause de la guerre. Y mettre fin serait bénéfique sur tous les points, peu importe le prix.

- Il faut avouer, avait dit le premier ministre, que la fin de la guerre, et surtout de cette manière, permettrait enfin de débloquer la situation dans laquelle nous sommes bloqués depuis presque un siècle, nous pourrions enfin récupérer les territoires perdus à la séparation.

Gabriel était alors intervenu :

- Monsieur le Ministre, si je puis me permettre, nous parlons en ce moment même de vies humaines qui se battent tous les jours pour servir la patrie. Mais leur rôle n'est pas forcément de mourir. Il est trop risqué de les envoyer au combat sans qu'aucune autre zone du front ne soit sécurisée : les dangers d'une attaque par l'arrière sont trop grands. De plus, les soldats combattent sans relâche depuis trois ans, ils sont tous épuisés, et ils viennent de remporter l'une des plus

importantes victoires de cette guerre, donc les envoyer directement en plein cœur du territoire ennemi serait possiblement fatal pour eux.

- Commandant Harper, avait fait le ministre de la guerre. Merci pour votre “glorieuse” intervention, et votre “glorieuse” victoire, mais ici tout se passe différemment. Ne pensez pas que parce que les journaux vous traitent en héros, vous en êtes un, ici vous n’êtes qu’accompagnateur. Et s’il vous plaît, ne faites pas semblant de connaître les soldats.

- Monsieur, avait répondu Gabriel. Je ne me revendique pas en tant que héros, mais ces soldats, oui je les connais, puisque je combats à leurs côtés, je vis à leurs côtés, et si il le faut, je mourrais à leurs côtés. Je pense donc être capable de les comprendre.

- Monsieur le ministre, avait dit le premier ministre. Veuillez s’il vous plaît montrer plus de respect envers le Commandant Harper.

Le ministre de la guerre avait pris une grande inspiration.

- Bien messieurs excusez-moi. Mais ce que je voulais dire c’est que je doute qu’un simple commandant, né sans éducation particulière, si l’on peut dire, soit apte à



prendre les décisions.

Gabriel avait écarquillé les yeux.

- Monsieur le ministre...

- Assez ! Nous n'avons pas le temps pour vos querelles Messieurs, avait coupé le premier ministre. Écoutons plutôt l'avis de nos deux autres participants. Madame la ministre.

Gabriel ne savait pas vraiment pourquoi le ministre de la guerre s'en prenait à lui de cette manière. Après le conseil, le général Tiley lui avait rapidement glissé que ce dernier devait sûrement être jaloux de la progression rapide de Gabriel au sein de l'armée. Lui de son côté, avait dû batailler jusqu'au sein de l'administration pour finalement devenir ministre. A partir de ce moment, les souvenirs de Gabriel sur la conversation devenaient plus flous, tout s'étant enchaîné très vite. La ministre des affaires étrangères avait exprimé son avis, bien que ce n'en était malheureusement pas vraiment un : bien que la perspective de remettre en place un commerce durable avec l'île d'Owari lui semblait être une bonne idée, la fin de la guerre et l'agrandissement des frontières semblaient aussi lui convenir, et Gabriel la

soupçonnait de pencher plus du côté de cette deuxième option. Le chef du développement de l'armement de guerre de son côté, n'avait pas grand chose à dire, à part faire la promotion des futurs moyens de combats en développement. Une phrase en particulier, dans son discours, avait marqué le commandant :

- Nos progrès dans le secteur de l'aéronautique sont exceptionnels. Et nous sommes actuellement en train de travailler à l'installation d'armes sur ces avions. Vous imaginez ? Trois de ces appareils pourraient faire pleuvoir des centaines et des centaines de bombes sur une ville ennemie, et elle serait rayée de la carte en à peine quelques heures... Glorieux, n'est-ce-pas ?

Il avait dit cette dernière phrase tout en se tournant vers Gabriel, comme pour s'adresser à lui. Le visage du jeune soldat Sabakien revint brusquement dans la mémoire du commandant.

- C'est le mot monsieur, avait répondu Gabriel.

"Concentre-toi", se disait-il.

- Décidément, dit soudain le général Tiley, toujours en train de fumer sa cigarette sur la terrasse de la cité royale. Sa majesté le roi a des caprices bien étranges.

La phrase du général avait brusquement ramené Gabriel dans le présent. Mais du même coup, lui avait fait se remémorer les paroles du roi, vers la fin du conseil :

- Cette guerre, tout comme celles qui l'ont précédée, est un fléau, qui mérite d'être détruit. La fin de la guerre doit avoir lieu, coûte que coûte, et peu importe le prix. Face aux arguments des différents acteurs de ce conseil, je dois avouer préférer la première proposition. Je déclare donc, par mes présentes paroles, que la guerre se dirigera désormais vers la prise de Naporja, la capitale Sabakienne. Cette opération débutera par la prise du fort de Salbura, à quelques kilomètres au Sud du village de Ofakt. L'attaque sera toujours supervisée par le commandant Harper et le commandant-chef Thomas. Des troupes supplémentaires devraient normalement les rejoindre peu avant le début de la bataille afin de les assister. Elle aura lieu demain à la tombée de la nuit, afin de laisser le temps aux troupes de se mettre en place.

Gabriel Harper contemplait le drapeau du Royaume Central d'Orient qui flottait au vent, attaché à un poteau sur la terrasse de la cité royale. Conçu presque

quatre-vingt-dix ans auparavant, celui-ci montrait toujours aussi bien la puissance de la nation, et inspirait la peur à tout soldat qui le voyait apparaître sur un champ de bataille. Le drapeau était entièrement recouvert d'un rouge éclatant, exception faite pour une bande de bleu clair sur sa gauche, représentant l'aspect maritime du pays, puisque toute la partie Est était en contact direct avec l'océan. Du côté droit du drapeau, on trouvait un motif particulier, emblème de l'ancien Royaume Central : une rose des vent, colorée de jaune, de blanc et de bleu. Aucune direction n'y était indiquée. Cette rose, on pouvait la retrouver sur la plupart des uniformes officiels, généralement accompagnée d'un fond de couleur rouge. Gabriel d'ailleurs, en tournant la tête, pouvait également la voir juste sous son épaule, où une bande rouge la représentait. Le commandant vit alors le ministre de la guerre sortir d'un bâtiment devant lui, et traverser l'esplanade pour en rejoindre un autre. Jaloux ? Réellement ? Ou y avait-il autre chose, autre chose comme un intérêt que ni Gabriel ni le général Tiley ne pouvaient voir ? Mais dans ce cas, qui pouvait le voir ? Son regard croisa celui du ministre. Il crut lire un

sourire satisfait sur les lèvres de ce dernier.

- Eh Harper, fit le général. Vous repartez demain matin. Profitez du reste de la journée pour aller voir votre petite famille.

Gabriel écarquilla les yeux, puis se mit au garde-à-vous.

- Merci mon général !

Tiley le regarda avec un air sombre.

- Que Dieu vous garde commandant Harper. Bon courage.

---

La cité de Nova était divisée en plusieurs quartiers. Certains étaient plus axés sur l'industrie, d'autres sur le commerce, d'autres sur le logement... Chacun avec son niveau économique. Ainsi, d'une manière générale, les quartiers à l'Est de la ville, la rive de la cité royale, étaient plus riches et avaient une fonction de commandement plus importante que les autres. Leur fonction en tant que telle n'était pas aussi supérieure, puisqu'une ville sans industrie,

spécialement à cette époque, n'était plus vraiment une ville. Plutôt un rassemblement de maisons étrangement bien organisé. Dans tous les cas, ces quartiers d'industries n'enlevaient rien au charme des quartiers résidentiels de l'Est de la ville. Ces derniers étaient pour la plupart d'immenses banlieues pavillonnaires, dont les rues étaient larges et bordées d'arbres, et qui disposaient d'un grand nombre d'écoles, de collèges, de lycées, de parcs, ou de bibliothèques. C'était le cas du quartier où Gabriel habitait. Habitué depuis son enfance aux logements sordides et sinistres de l'Ouest de la ville, il avait été surpris d'apprendre à son premier avancement de grade que l'armée allait lui fournir un logement dans sa ville de rattachement, Nova. Dans le quartier surnommé "Quartier militaire", en raison de l'apparente volonté de l'armée à envoyer tous ses gradés dormir dans ce dernier. Gabriel avait donc pu s'installer avec sa femme dans une grande maison, disposant d'un grand jardin. Il était heureux que lui et sa famille puissent vivre de manière saine dans un quartier de ce type. Le commandant pensait à tout cela alors que George, toujours lui, le conduisait à travers les rues de

la ville, pénétrant dans le quartier militaire.

- Je me souviens, quand j'étais petit, d'être venu jouer chez un ami un jour ici, fit George. C'est un quartier plutôt calme pour un "Quartier militaire".

- C'est vrai, répondit Gabriel. Je suppose que c'est pour éloigner les gradés le plus possible des conflits et des guerres quand ils ne sont pas en service. Il faut avouer que ça détend.

George acquiesça, puis regarda vers les maisons de la rue.

- C'est par ici non ?

Gabriel releva la tête et reconnut sa rue. Il indiqua l'une des maisons à George.

- Exact ! Cette maison là, avec l'arbre à l'entrée du jardin... Voilà.

La voiture baissa son allure, puis s'immobilisa devant un long portail vert qui donnait accès à une grande allée de gravier.

- Bien, c'est sûrement moi qui vous emmènerai à la gare demain, expliqua George. Alors à demain commandant !

- De même, George, passez une bonne journée.

Le véhicule redémarrâ, et partit vers le bout de la rue. À la première intersection, il tourna et disparut du champ de vision de Gabriel. Ce dernier, immobile devant son portail depuis le départ de George, regarda alors en direction de sa maison. C'était une grande habitation, à étage, et avec un grenier dont la petite fenêtre donnait sur l'allée d'entrée. Sur les deux côtés de cette allée se trouvaient des bandes d'herbe, et des fleurs commençaient à pousser çà et là. Un grand arbre se dressait à la droite du portail, dans le jardin. Gabriel poussa l'un des battants, et commença à marcher dans l'allée. Il entendit soudain quelqu'un parler dans la maison, et la porte s'ouvrit. Le commandant vit alors sa femme sortir, et marcher dans sa direction.

- Gabriel ! Dit-elle, joyeuse.

- Jenna ! Tu m'a manqué, répondit-il alors qu'elle arrivait à sa hauteur.

Ils se prirent dans les bras l'un de l'autre. Gabriel était plus grand qu'elle, d'une tête environ. Prenant une profonde inspiration, il put sentir la délicatesse du parfum de sa femme, et se sentit bien, profondément bien. Là, dans ses bras, il se remémorait toutes ces



sensations qu'il avait oublié dans les tranchées. Et il avait chaud. Agréablement chaud. Soudain, le commandant entendit des petits pas rapides sur le gravier, et une voix d'enfant retentit :

- A l'assaut !

Gabriel baissa les yeux juste à temps pour voir quelqu'un fouetter l'arrière de son mollet avec un bâton très fin, bâton qui se brisa à l'impact. Arthur, le fils du commandant, releva les yeux vers lui.

- J'aurais essayé, fit-il avec une moue. C'était mon bâton préféré.

Gabriel se pencha vers son fils.

- Peut-être une prochaine fois, soldat Arthur, répondit-il en riant.

Le jeune garçon, âgé de sept ans, bientôt huit aurait-il précisé, avait des cheveux bruns et des yeux marrons clairs. Il avait le regard lumineux, vivant, caractéristique des enfants de son âge. Arthur Harper était un garçon curieux, vif, et friand des histoires que son père avait à lui raconter sur la guerre. Ce dernier les adaptait généralement de manière à préserver son fils des atrocités qu'on pouvait y voir. Un jour il lui expliquera, se dit Gabriel en contemplant le visage de

l'enfant, qui laissait apparaître un sourire. Un jour il lui expliquera ce qu'était vraiment la guerre. Parce qu'il ne voulait pas que son fils parte du principe que c'était une partie de plaisir. Il ne voulait pas que son fils s' imagine que la guerre n'était faite que de victoires. Il ne voulait pas... Le visage du jeune soldat Sabakien, disparaissant dans le feu, lui revint brutalement, agressivement en tête. Non. Il ne voulait pas que son fils soit militaire comme lui. Gabriel se serait-il sacrifié pour lui ? Ce jour-là, lorsqu'il avait quatorze ans, serait-il devenu militaire afin que sa descendance n'ait plus à l'être ? Oui. Peut-être. Ça et d'autres raisons. "Qu'est ce que tu racontes ?" Être militaire au sein du Royaume Central d'Orient était un honneur... Alors pourquoi doutait-il ? Sa femme vit le regard de son mari se perdre quelque part entre leur fils et elle.

- Tout va bien ? Demanda-t-elle.

Gabriel redressa le regard vers elle. Il sourit.

- Evidemment.

- Papa ! Fit Arthur. Est-ce que t'as le temps de me raconter la victoire de l'autre jour ? Celle qui est dans le journal ?

Le commandant se tourna de nouveau vers son fils. Il

lui répondit :

- Bien sûr Arthur, j'ai celle-là, et j'en ai même d'autres !

- Oh ouais !

- Gabriel, dit Jenna. Quand est-ce que tu dois repartir ?

- Demain matin, répondit l'intéressé. Ça me laisse du temps pour raconter des histoires, n'est ce pas "Maman" ?

- Tout à fait, approuva cette dernière. Mais il faut quand même que le soldat Arthur fasse ses leçons. Demain il y a école !

Arthur prit un air assuré.

- Je les ai déjà faites. J'avais tout prévu Maman. Tout.

- Soyez plus modeste soldat Arthur, dit Gabriel et lui tapotant la tête. Je suis quasiment sûr que vous n'aviez pas prévu que je vous donne ça !

Le commandant sortit un éclat d'obus de sa poche, qu'il avait récupéré sur le champ de bataille de Ofakt, et dont il s'était assuré qu'il ne représentait plus aucun danger. Son fils reconnut l'objet immédiatement.

- Wouah merci Papa ! Je vais pouvoir le montrer à tout le monde !

Gabriel sourit. Intérieurement, il ne savait pas trop ce qu'il devait penser de l'éclat de joie de son fils.

Pourquoi ne lui avait-il jamais vraiment dit la vérité sur la guerre ? Avait-il... peur ? Perdu dans ses pensées, il sentit qu'on le tirait par la manche.

- Viens voir, Papa ! On a repeint ma chambre avec maman !

Et oubliant le soldat Sabakien, oubliant les mensonges, oubliant la guerre, Gabriel Harper suivit son fils vers la maison.

---

Six heures du matin. Gabriel Harper contemplait son fils, endormi, par la porte de sa chambre à demi-ouverte, ce dernier ayant peur du noir.

- Je ne devrais peut-être pas le déranger à cette heure-ci, fit remarquer Gabriel à sa femme qui se tenait à ses côtés.

- Il faut quand même que son papa lui dise au revoir non ? Répondit celle-ci, en ne lâchant pas du regard l'enfant.

- Je fais quoi alors ? Demanda Gabriel.

- Vas-y discrètement, dit enfin sa femme en souriant.

Gabriel s'avança alors silencieusement à travers la chambre du jeune garçon. Des jouets traînaient un peu partout. Mais juste à côté de lui, sur sa table de nuit, se trouvait l'éclat d'obus qu'il lui avait confié quelques heures plus tôt. Le commandant se pencha vers Arthur, et l'embrassa sur le front.

- A très bientôt mon fils, chuchota-t-il avec un sourire. Puis il fit demi-tour et retourna vers sa femme.

---

Une voix retentit.

- Commandant !

Gabriel grogna. Il ne voulait pas sortir d'ici. Il ne voulait pas retourner là-bas.

- Commandant Harper ! Réveillez-vous ! Insista la voix. Le visage du jeune soldat Sabakien apparut devant Gabriel. Ce dernier se recroquevilla.

- Mais... fit-il. Laissez-moi tranquille bordel...

- Commandant Harper.

C'était une autre voix, plus grave, qui avait parlé. Cela

surprit le commandant, qui se réveilla alors subitement. “Où ? Pourquoi ? Qu’est ce que c’est ? Quoi ?” Gabriel était dans une tente. L’un de ses hommes et le commandant-chef Thomas le regardaient. Ça lui revenait maintenant. Au cours de la journée de la veille, le commandant Harper avait passé l’après-midi avec sa femme et son fils, à raconter des anecdotes de guerre et à se promener à travers le quartier. C’était toujours agréable de rentrer auprès des siens après des mois passés au front, et aussi loin qu’il s’en souvienne, Gabriel avait toujours apprécié ces moments de retour chez soi après une mission, ces moments de flottements entre deux conflits. Après cette journée, Gabriel était allé dormir pour la première fois depuis huit mois dans un vrai lit. N’importe quel lit aurait paru confortable en comparaison de ceux qu’on pouvait trouver sur les camps de militaires, alors le lit de Gabriel, commode, agréable, et surtout cher, lui avait paru être le paradis. Malheureusement, sa période de paradis avait duré assez peu de temps puisque dès six heures le lendemain (ce matin même donc) il avait dû partir de chez lui pour se rendre à la gare, afin d’arriver à temps

sur le champ de bataille. Une fois arrivé dans le train, il avait eu à subir le long trajet retour vers la frontière Sud du pays. Tous les trains s'arrêtaient à la dernière station au sein du territoire, sachant que la voie continuait sur encore quelques kilomètres, avant de devenir sévèrement endommagée par endroits, puis on pouvait finalement tomber sur une série de ponts détruits afin d'empêcher le passage des trains d'un côté comme de l'autre. Gabriel avait même participé au dynamitage d'un des ponts, quelques jours après le début de la guerre. En le regardant exploser, il avait pensé pendant un moment aux gens qui étaient systématiquement payés, après chaque guerre, à le reconstruire. Tout cela n'était qu'un roulement perpétuel, que rien ne semblait pouvoir enrayer. Après son arrivée à la dernière station du pays, qui n'accueillait en réalité plus que des militaires, puisque le village lié, Orio, avait été évacué par mesure de sécurité, il avait été conduit en voiture avec deux autres officiers jusqu'au village d'Ofakt d'abord, où des soldats du Royaume Central d'Orient commençaient à installer une véritable base d'opérations, puis jusqu'à un petit campement mis en place dans la matinée.

Arrivé là-bas, Gabriel, qui était surpris d'avoir autant accompli en une journée, avait salué ses hommes, salué ses officiers, puis était allé directement dormir dans sa tente en attendant l'heure de lancement de l'attaque sur le fort. Et voilà où il en était, à demi-réveillé, en train de regarder vers le commandant-chef Thomas.

- Quelle heure est-il ? Marmonna le commandant Harper.

- Il est dix-neuf heures commandant Harper, répondit le commandant Thomas. Le soleil se couchera vers dix-neuf heures trente, et rappelez-vous, nous avons prévu de lancer l'attaque à vingt heures.

- Oui... Oui, fit Gabriel qui réalisa qu'effectivement, il se rappelait avoir pris cette décision.

En effet, après son arrivée, il avait également passé un moment à planifier l'attaque de la bonne manière avec le commandant-chef. Tout était prêt pour qu'elle se passe de la meilleure des manières. Hormis peut-être...

- Le commandant Connor n'arrivera pas, dit Albert Thomas avec un air sombre. Il nous a informé tout à l'heure par radio que son attaque à la frontière avait échoué. L'unique percée à l'heure actuelle est donc



toujours Ofakt.

Gabriel soupira tout en finissant de se lever.

- Alors nous sommes seuls, répondit-il. Espérons que tout se passe bien.

Le commandant Thomas fronça les sourcils.

- Foutu conseil de guerre. Ils nous envoient directement à la mort en comptant sur l'aide d'un commandant trop sûr de lui. Ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux annuler l'attaque et prétexter de mauvaises conditions, commandant ?

- Malheureusement, expliqua Gabriel en sortant de la tente. Le risque serait que l'ennemi puisse se réorganiser le temps qu'une autre armée nous rejoigne. Si nous voulons prendre ce fort, c'est maintenant ou jamais.

- Dans ce cas, commandant Harper, que Dieu vous garde, vous et vos hommes.

Gabriel se tourna vers le commandant-chef Thomas, et se mit au garde-à-vous.

- Bonne chance commandant !

Puis il se dirigea vers ses hommes. Tout en marchant, il regarda dans la direction où se trouvait le fort. Là, à environ trois kilomètres à pied, se trouvait peut-être

leur futur base d'opérations, en plein territoire ennemi. Pour le moment, à l'abri dans leur petit bosquet aride au milieu du désert, les soldats du Royaume Central d'Orient ne pouvaient pas être vus. Mais dès la nuit venue, ils bondiront sur leurs adversaires. Le commandant rejoignit ses hommes. Après avoir attiré leur attention, il commença à parler d'une voix forte :

- Soldats ! Voici comment va se dérouler l'attaque. Notre cible est le fort de Salbura, à trois kilomètres plus au Sud. Nous devons prendre ce fort, afin d'établir une nouvelle base d'opérations sécurisée, et de faire avancer la guerre vers Naporla la capitale Sabakienne. Mais ce n'est pas aussi simple. Les soldats en poste permanent à la frontière seront probablement parmi les meilleurs que la République de Sabak ait à nous offrir. Je ne vous cache pas que cette bataille risque de ne pas être une partie de plaisir. Mais ne sommes-nous pas des soldats ? N'aurions nous pas finalement signé pour ne pas prendre de plaisir ?

Il y eut des rires parmi les hommes de Gabriel. Ce dernier marqua une pause, puis reprit.

- Le fort sera d'abord bombardé par notre artillerie. De manière assez brève : le but n'est pas de le détruire,

mais bien de le prendre. L'objectif est ainsi de faire le plus de victimes et de blessés possibles pour que nous n'ayons plus à combattre que des soldats à l'agonie. C'est justement après ce bombardement que nous lancerons notre attaque. Nous avancerons progressivement, à l'aide de sacs de sable que nous empilerons en tant que protection. Enfin, une fois arrivés devant la porte, nous la ferons sauter à l'aide d'explosifs, et pénétrerons dans le fort. Si tout le plan se passe comme convenu, il ne devrait normalement y avoir aucun blessé. Des questions ?

Toujours le même regard déterminé que l'autre jour parmi les soldats. Personne ne posa de question.

- Très bien. L'attaque sera lancée à vingt heures. Vous pouvez disposer.

Tout le monde se mit au garde-à-vous et dit d'une seule voix :

- Bien, commandant !

Puis les soldats retournèrent à leurs occupations, tandis que Gabriel les regardait du coin de l'œil, d'un air inquiet. Au cours de la demi-heure qui suivit, Gabriel grimpa s'asseoir sur une colline afin d'observer, quelques temps, le fort de Salbura qui se dressait à

l'horizon. Puis son regard se perdit lentement vers l'Ouest, où les derniers rayons du soleil se perdaient dans le ciel sombre, adoptant un contraste sans précédent. Un doux vent vint caresser le visage du commandant. Ce monde était beau. C'était une certitude. Le jeune soldat Sabakien lui apparut. Encore. "Stop. Il faut arrêter." Gabriel regarda sa montre. Il était presque l'heure. Il descendit de la colline, et se dirigea vers ses hommes qui s'étaient regroupés, prêts à l'attaque. Townley, qui avait évalué la distance à laquelle ils étaient de la tranchée l'autre jour, lui tendit son fusil.

- Merci Townley, dit Gabriel. On va leur faire payer ce qu'ils ont fait à Stanley à Ofakt. Alors pour Stanley ! Pour la victoire ! En avant !

La troupe se mit en marche vers le fort, suivie par d'autres groupes, dirigés par les capitaines de Gabriel. Un pas rapide. C'était normal, il fallait qu'ils soient en place au moment même où l'artillerie cessera de faire pleuvoir la mort sur le fort. Et l'artillerie, justement, se mit également en marche, après le bref signe de tête qu'avait adressé le commandant Harper au commandant Thomas en partant. Ainsi, alors qu'ils

étaient juste entre deux collines les coupant complètement de la vision des canons et du fort, les soldats entendirent soudain le tambourinement caractéristique des obus frappant leur cible, éclatant sur leur cible. Quelque part vers le Sud, une alarme s'éleva et retentit, incessante, comme si le fort de Salbura entier s'était mis à hurler. Les pas du groupe de soldats rebondissaient à chaque frappe d'obus supplémentaire. L'alarme s'arrêta soudain, le système ayant probablement été frappé par l'artillerie. Les soldats atteignirent enfin la dernière colline, leur permettant d'avoir le fort face à eux, au moment même où les tirs se stoppèrent. Il était plutôt massif. C'était une véritable forteresse de pierre, en forme de carré, qui se dressait au cœur du désert. En son sein se trouvait probablement une cour et un ou deux autres bâtiments, mais Gabriel ne pouvait pas les voir. De la fumée sortait de tous les recoins de l'édifice. Une tour située à ses côtés était complètement en ruines. Toutefois, les petits bunkers de part et d'autre du bâtiment étaient pour la plupart encore debouts, et cela faisait douter Gabriel. Mais il fallait agir vite.

- Allez, dit-il. On y va ! On doit mettre en place une ligne de défense à soixante-dix mètres de l'entrée. On court !

De nouveau, d'un seul mouvement, tous les soldats avancèrent vers leur objectif, trébuchant sur le sable, contemplant avec frayeur le fort, mais déterminés, Gabriel à leur tête. Une fois arrivés à la limite des soixante-dix mètres, ils posèrent toute une rangée de sacs de sable sans encombre. Une partie des soldats se posta à cet endroit. Le reste du groupe, toujours dirigé par le commandant, s'avança encore plus vers le fort.

- Ici, dit Gabriel alors qu'ils étaient désormais situés à quarante mètres du fort.

Les soldats commencèrent lentement à poser une deuxième rangée de sacs de sable.

- Commandant, fit un soldat. Est-ce vraiment utile ? L'ennemi semble déjà anéanti, il n'y en a aucune trace. Gabriel regarda vers le fort. Effectivement. Rien ne semblait indiquer que quelqu'un les ait remarqué, ou même que quelqu'un soit encore en vie. "C'est bizarre." Les bunkers qu'il avait aperçu tout à l'heure n'étaient pour la plupart même pas endommagés, et pourtant, il

ne semblait y avoir personne à l'intérieur. Le fort était-il vide ? Gabriel scruta l'intérieur sombre des bunkers par la petite ouverture. Soudain, il vit quelque chose. Quelque chose de long, dirigé droit vers eux. Il fit volte-face vers ses hommes.

- A terre ! Hurla-t-il.

Il y eut un tir. Le soldat qui parlait à Gabriel quelques secondes plus tôt s'effondra au sol. Le commandant se jeta derrière un sac de sable, comme tous les autres soldats. Il y eut un autre tir, et le dernier soldat encore debout s'écroula. Des lampes s'allumèrent de part et d'autre devant eux. Des balles commencèrent à venir frapper les sacs de sable. Gabriel jeta un coup d'oeil par dessus. Il constata avec effroi que les remparts du fort s'étaient remplis de soldats, quelques-uns tenant les lampes qui illuminaient désormais les Centrorientaux. La tranchée se situant au pied du bâtiment était également désormais animée par le passage de soldats tout en armes. Il entendit l'un d'eux leur crier :

- Bande de sales chiens de Centrorientaux ! Vous allez payer pour Ofakt !

Le commandant se mit dos aux sacs de sable, et hurla :

- Lignes arrières ! Ouvrez le feu sur l'ennemi !  
Empêchez les de nous voir !

Il se retourna de nouveau, arma son fusil, et tira sur l'un des soldats tenant une lampe. Celui-ci bascula en arrière et tomba sur le rempart. D'autres tirs commençaient à se faire entendre à ses côtés : son escouade s'était également mise à tirer sur les soldats ennemis. Mais ces derniers ripostaient également. Ils avaient l'avantage de la hauteur, et l'avantage de pouvoir les voir sans être vus, c'est pourquoi il fallait absolument détruire toutes les sources de lumière. Soudain, alors qu'il continuait de tirer sur les soldats du sommet des remparts, il vit un objet être lancé, et lentement tomber vers un groupe d'hommes, agglutinés derrière un sac de sable à sa gauche.

- Attention ! Brailla-t-il.

Ils tournèrent tous le regard vers lui, avant que l'objet ne vienne rebondir sur l'un des casques, et tomber au sol. Il y eut une violente explosion, pendant laquelle Gabriel ne vit pas grand-chose, hormis des corps voler dans tous les sens, et du sable être projeté partout. Quand la fumée se dissipa, il ne restait plus grand chose des soldats, hormis des morceaux de corps, et



des armes détruites. Le commandant se redressa, et abattit deux ennemis de plus. Il en visa un dernier. Celui-ci ne le regardait pas. Ça allait être une cible facile. Soudain, il eut à nouveau cette vision. Celle du jeune soldat Sabakien, qui était mort, deux jours plus tôt. Gabriel resta figé, dressé devant les lignes ennemies. Il ne vit pas ses adversaires placer un projecteur directement braqué sur eux dans la tranchée. Et il entendit à peine ses soldats hurler :

- Mitrailleuse !

- A couvert !

Gabriel tourna le regard vers le bunker, et vit effectivement qu'une mitrailleuse y avait été installée. Et son canon tournait lentement vers lui. Le commandant était sur le point de se plaquer au sol quand soudain, il vit quelqu'un pointer son fusil dans sa direction sur le rempart. Le soldat appuya sur la détente et le tir vint frapper Gabriel à l'épaule. Au début, il ne sentit rien, avant que son dos ne vienne frapper le sol derrière lui. Il hurla de douleur. Il n'avait jamais ressenti une douleur aussi puissante. Cette impression que son corps passait par toutes les températures était atroce. Soudain, il entendit la

mitrailleuse commencer à tirer, et vit ses hommes, les uns après les autres, tomber tout autour de lui.

- Non... fit-il.

Avec un effort colossal, le commandant réussit à se redresser pour se rasseoir contre les sacs de sable empilés. Il contempla, impuissant et horrifié, les membres de son escouade tenter de se replier vers les lignes arrières et se faire abattre par la mitrailleuse sous la lumière du projecteur. Soudain, il sentit quelqu'un plonger à ses côtés derrière la protection de fortune. Le commandant Harper se retourna.

- Townley... dit Gabriel, effaré.

- Commandant ! Répondit ce dernier. Regardez ce que j'ai là.

Le soldat tira une grenade de sa veste et la montra au commandant.

- Parfait ! Dit ce dernier. On va pouvoir l'utiliser pour...

- Bien, fit Townley. Je vais passer par la droite pour faire diversion. Vous commandant, vous passerez par la gauche pour la lancer sur la mitrailleuse.

Gabriel releva le regard, et ouvrit de grands yeux vers son subordonné.

- Mais, Townley...

- Commandant Harper, répondit Townley. Ça permettra aux lignes arrières d'avancer ! Nous avons encore cette chance pour prendre le fort !

- Townley c'est trop dangereux, tu...

- Commandant, le coupa-t-il en lui posant la main sur le bras.

Le soldat avait le regard lumineux et il semblait sourire. Il continua.

- "Pour vous, pour vos femmes, pour vos enfants, et pour le Royaume Central d'Orient !"

Gabriel eut l'impression que le monde entier s'écroulait sur lui. "Townley compte donc se sacrifier pour...". Horrifié, il répondit :

- Non Townley par pitié...

- J'y vais ! Quarante mètres nous séparent de la victoire ! Et nous sommes à moins de dix mètres de cette mitrailleuse ! C'est maintenant ou jamais !

Il fit volte-face, et rampa jusqu'au bout de la rangée de sacs de sable, puis se redressa tout en se mettant à tirer vers le bunker. Gabriel se mit à ramper à son tour.

- Et merde, fit-il en se redressant également. Et merde...

Le commandant se retrouva face à la mitrailleuse

ennemie, qui tirait sur quelque chose à sa droite. Personne ne l'avait vu. Un soldat l'avait vu. Deux soldats l'avaient vu. "Vite". Grimaçant pour surmonter sa douleur, Gabriel étendit son bras vers l'arrière, fit un rapide mouvement en avant, et lâcha la grenade, qui vola jusqu'à la petite ouverture du bunker et glissa à l'intérieur. Le commandant se laissa retomber derrière le rocher, alors qu'il entendait les hurlements des soldats adverses, et se mit en boule, autant que sa blessure le lui permettait. Un son vint déchirer le silence qui s'était installé depuis que la mitrailleuse avait cessé de tirer. Des débris vinrent s'écraser contre le casque de Gabriel. Ce dernier releva doucement la tête, et vit, au dernier endroit où il avait vu Townley, juste une masse informe, impossible à réellement identifier tant elle était criblée de balles. Le commandant réajusta son casque, et récupéra son fusil.

- Bande de fils de...

Gabriel se redressa, et commença à tirer au hasard sur des cibles dans la tranchée devant lui. "Un tué". La rage rendait ses tirs encore plus précis que d'habitude. "Deux tués". Après tout, il avait toujours été un bon

tireur. “Trois tués”. Dès son entrée dans l’armée. Son regard croisa soudain celui d’un autre soldat en face de lui. Le commandant s’apprêta à tirer. Soudain, c’est comme si le temps s’arrêtait. Il vit que le soldat avait exactement le même regard que lui. Ils avaient tous les deux compris. Pourquoi étaient-ils là, pourquoi étaient-ils chacun sur le point de s’abattre ? Dans les yeux de ce soldat, Gabriel avait lu l’effroi. La peur de mourir, l’incompréhension, comme dans les yeux de cet autre soldat, qu’il avait tué deux jours plus tôt. Brusquement, brutalement, la réalité de la situation se montra de nouveau à Gabriel. Un autre soldat, qu’il n’avait pas vu. Quelque part, il ne savait où. Il pressa la détente. La balle se logea dans la poitrine du commandant Gabriel Harper, qui retomba en arrière, le souffle coupé. Il sentit le choc, il sentit le sable, il ne sentit plus rien. “Respire”, pensa-t-il. Où était ce soldat ? Pourquoi ne l’avait-il pas vu ? “Respire”. Où l’avait-il touché ? Au coeur ? Au poumon ? Au foie ? “Respire”. Que fallait-il faire maintenant ? Qu’allait-il faire ? “Respire”. La nuit était tombée maintenant. Le ciel commençait à se couvrir d’étoiles. “Respire”. Il y a une lueur dans le ciel. Il y a une lueur dans le ciel.

“Respire”. Le commandant pensa à sa femme.  
“Respire”. Le commandant pensa à son fils. “Respire”.  
Le commandant sentit le sable, mais il n’était plus  
devant le fort, il était sur une plage, sur la plage.  
“Respire”. Mais où était-il ? “Respire”. Il y a une lueur  
dans le ciel.

- Il y a une lueur dans le ciel.

**La fin d'une histoire cause le début d'une autre...**

**A suivre dans le prochain chapitre “L'éveil”.**